

“À l’ombre de Cerlogne” - 28 avril 2011

Lo campagnar et la tradition

Christiane Dunoyer, Marie-Claire Chaberge et Philippe Milleret

Lo campagnar constitue le dernier volet d’une série de rendez-vous sur l’identité valdôtaine et une petite anticipation du thème affronté cet été dans le cadre de l’exposition aménagée au musée Cerlogne et notamment de la petite pièce théâtrale conçue à cet effet.

Plutôt qu’une conférence, ce soir nous vous proposons un échange de points de vue sur lo campagnar groppà i tradichòn, car tout sentiment identitaire est difficile à cerner, mais en télescopant plusieurs visions subjectives, chacune affectée par un vécu personnel différent et par une sensibilité particulière, nous pouvons peut-être avancer dans la réflexion sur l’identité valdôtaine aujourd’hui.

C. D.



Cette situation me “tchoué la via” !

(photo Marie-Claire Chaberge)

INTRODUCTION

Il est dix-huit heures, dix-huit heures et... quelque chose. Je remercie le Centre pour avoir organisé cette rencontre avec un titre si intrigant, mais, comme il se passe malheureusement trop souvent, les choses qui concernent nos campagnards se font dans des moments où les intéressés ne peuvent pas participer. À cette heure-ci, à dix-huit heures, il y a encore à traire, quelqu'un peut-être est en train de préparer la sortie (entre autre, aujourd'hui la *plan-èta* est celle des poissons... attention à l'abreuvoir !). Bref : on parle bien souvent d'élevage, de zootechnie, de développement rural en Vallée d'Aoste mais les premiers acteurs sont souvent, voire toujours, absents, et la plupart du temps ils ignorent. Ou ils préfèrent ignorer. C'est bien plus pratique, n'est-ce pas, ignorer, faire semblant que... Et se plaindre par la suite. C'est plus facile, jouer le rôle de la dernière roue du chariot, les derniers de la terre. Et se plaindre encore. Et pleurer. Et attendre quelque chose qui une fois, il y a quinze, vingt ans, arrivait... une pluie d'argent diffusée qui a gâché les têtes et les esprits. Et alors voilà que maintenant cet habit est collé sur les peaux de nos campagnards : ce rôle perverse de catégorie hyper assistée et en même temps pleurnicharde ! Nous avons la *Croix Noire*, les contributions pour faire la Bataille de reines et lo *verte*, des subsides (indennità compensativa) pour le maintien du paysage qui, en 2002, était équivalent au chiffre reçu par l'Autriche¹. Oui, vous avez bien compris, la Vallée d'Aoste recevait le même argent que l'entière Autriche pour les mesures de maintien du territoire. Et qu'est-ce qu'on fait nous, campagnards-montagnards de 2011 ? On continue à pleurer, et on reste à faire la queue devant les portes des palais pour obtenir quelques bribes, pour préparer les vaches au marché-concours, en calculant combien ça peut coûter une étrille et un ruban pour l'enjoliver... Et si on obtient quelque chose en plus pour notre écurie, pour notre famille ou notre alpage, on reste en silence, tout va bien, on arrête de pleurer. Aucune unité d'action dans le milieu des éleveurs. Chacun pour soi. *Divide et impera*, disaient les Romains. Ça marche encore de nos jours. Et on n'a pas besoin de "faire quelque chose" pour semer la zizanie, elle est là, sans rétrécir face aux attaques les plus durs, provocants : les gens soi-disant "civils" qui ne tolèrent plus nos troupeaux sur les chemins, nos étables dans les villages, nos sonnailles, le fumier, le chien berger qui rôde dans le pré, le bruit des chaînes le soir, le moteur de la faucheuse le matin. L'attitude tyrannique de certains fonctionnaires ou d'inspecteurs qui entrent dans nos étables pour nous apprendre comment nos animaux doivent vivre selon les règles du "benessere animale".

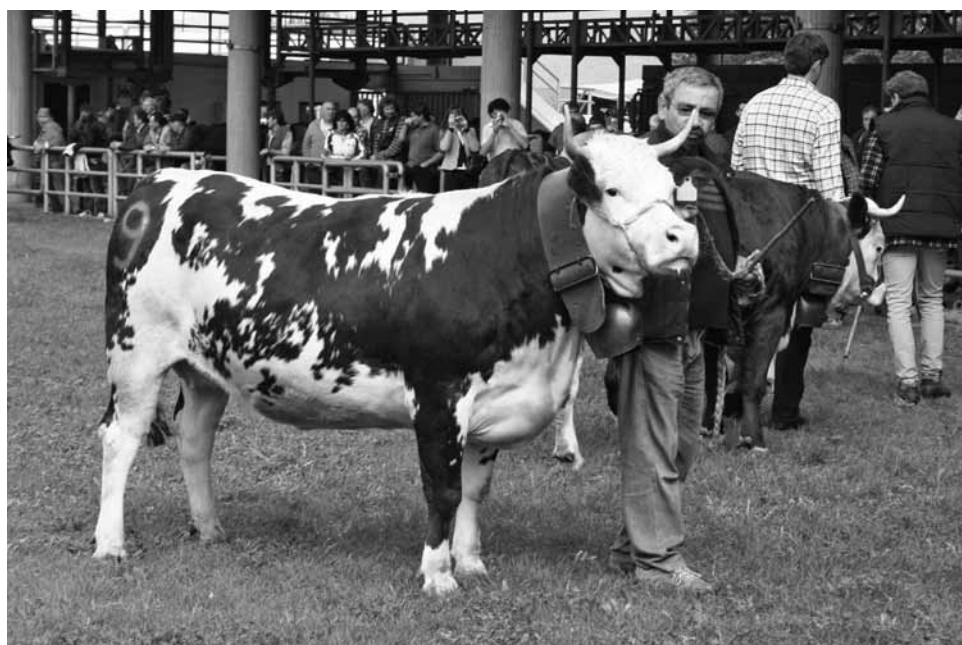
C'est toute une contradiction... Il y a l'argent... il y avait l'argent... là, il y en a plus... il y en a encore ? Quand même, avec l'argent qui circulait une fois, on aurait pu jeter les bases pour un avenir rural agricole respectable. Ce n'est pas

ainsi. Les données de l'AREV (Association Régionale des Éleveurs Valdôtains) nous disent qu'il y a de moins en moins d'éleveurs. Et ceux qui restent sont toujours plus vieux.

De l'autre côté, et j'en suis très contente, il y a de nouvelles réalités très intéressantes, comme ces jeunes gens qui cultivent des petits fruits, les jardins potagers, et ils vendent directement leurs produits, et encore les fermes didactiques, les agro-tourismes....

Bref, le monde de l'élevage et de l'agriculture en Vallée d'Aoste est une contradiction géante.

Déjà le titre choisi pour cette rencontre en est une belle démonstration.



Un très beau spécimen de pie rouge à la Croix Noire.
La participation aux expositions du bétail est remboursée par l'AREV

(photo Marie-Claire Chaberge)

LE CAMPAGNARD : NOBLESSE DE LA CONDITION AGRICOLE...

« De toutes les occupations humaines, le travail des champs est le plus favorable tout à la fois à la santé du corps et de l'âme, à la paix du cœur, à la sérénité de l'esprit, à la joie et à l'indépendance de la vie² ».

Ce morceau de l'Abbé Trèves pourrait être utilisé maintenant dans les grandes villes, où on organise des sorties hebdomadaires pour cultiver la terre dans la banlieue, dans le cadre des "Ortoterapia" et je ne parle pas de "Ortopedia"... il y a des gens, des couples, des anciens surtout qui prennent des cars au milieu de Milan pour aller s'agenouiller sur la terre le dimanche.

Donc, la santé. Et puis il y a la beauté.

« Peu après l'aurore, les faucheurs arrivent et se mettent à l'œuvre. Les faux qui luisent au soleil levant, font des éclairs bleus entre les tiges : à chaque demi-cercle qu'elles décrivent, des jonchées d'herbe tombent aux pieds des travailleurs. À mesure que les tiges fleuries et les tiges mûres sont fauchées, un parfum aromatique s'en dégage : c'est la bonne et saine odeur des foins qui emplit les campagnes et pénètre dans les demeures. La brise caresse les fronts où perle la sueur ; la chanson de l'alouette, les joyeux propos des travailleurs, la beauté du paysage forment un tableau plein de vie et de fraîcheur...³ ».

Encore, l'amour pour la terre, pour son travail, et l'espoir.

« Le semeur est debout, il regarde son champ longuement. Chaussé de gros souliers ou de sabots, il marche dans la terre grasse et avance lentement. De cette terre, il espère et il attend le pain qui fera vivre ceux qu'il aime. C'est à cela qu'il pense en plongeant sa main dans une corbeille ou dans un sac de toile blanche, pleine de semence. [...] Ce n'est pas qu'il ignore les accidents nombreux qui menacent le grain qu'il sème, car il a déjà vu l'orage coucher le blé, la grêle broyer et anéantir les récoltes, mais au fond de son âme robuste et candide, il a confiance⁴ ».

... OU L'ABRUTISSEMENT DU TRAVAIL ET DE L'IGNORANCE ?

«Regioni di montagna... ossia regioni di molto sforzo e di poco divertimento, di povertà oggi e di ansietà per il domani, di mani rattrappite per la fatica e di cervelli resi ottusi dal duro lavoro, regioni che scoraggiano il germogliare del genio, perché sono aree di isolamento di reclusione, lontane dalle "grandi correnti di uomini e di idee"⁵. Buone come "reliquiario di antiche usanze", per indagare, al massimo con affettuoso paternalismo, "il mondo che abbiamo perduto" ».

C'est la vision des gens d'en bas... ou un portrait fidèle ? Rappelons-nous qu'il a fallu beaucoup d'efforts pour libérer nos campagnes de certains usages.... À la fin de XIX^e siècle on reprochait, dans les manuels scolaires, la néfaste habitude de

garder les animaux dans des étables trop chaudes, trop humides, trop enfoncées dans le sol.... Les maladies comme l'aphte épizootique étaient à l'ordre du jour. On mettait des chiffons un peu partout, aux pieds des fenêtres et des portes pour empêcher l'entrée du moindre souffle d'air (évidemment, froid !)... Et les mangeoires étaient vides... trop vides. Bonne crèche fait bonne race : mais évidemment on n'avait pas les moyens. Il suffisait faire passer l'hiver. Parce qu'on faisait comme ça... selon la tradition.

TRADITION : *TRADERE* OU *TRADIRE*?

« Il existe encore dans nos campagnes une catégorie à part de paysans. Braves gens, durs à la fatigue, d'une honnêteté à toute épreuve, mais un brin fatalistes et trop réfractaires à toute idée de progrès, fut-ce de progrès agricole. Le type le plus représentatifs de cette classe de paysans est bien, je crois, le père Routinet, un bon vieillard aux traits anguleux, solide encore malgré ses soixante-dix ans. Il exploite les propriétés qu'il a héritées de ses ancêtres. S'il a pu vivre lui et sa famille du produit de sa ferme, ce n'est que grâce à un travail opiniâtre et à un genre de vie ultra-primitif. En fait de méthodes agricoles, il professe pour ses pères un respect exagéré, bien qu'il ne soit pas prouvé du tout que ses ancêtres aient été aussi encroûtés que lui. Il a des terres maigres, froides, marécageuses où ne viennent ni froment, ni racines, ni prairies artificielles. Un voisin lui a dit un jour de mettre comme lui de la chaux et comme lui, il aurait du froment, des racines, du trèfle, de la luzerne. Le père Routinet a levé sceptiquement les épaules et a continué à ne semer que du seigle, de la maigre avoine et à en récolter fort peu.

Le père Routinet n'a pas de charrue ; il n'a pas que l'arcot, méchant bout de bois armé d'une simple pointe en fer, avec lequel il gratte la terre à deux ou trois pouces. On lui a dit que pour bien labourer, il fallait qu'une bonne charrue défonçât bien le sol. Cette fois, il s'est mis en colère et il a assuré qu'il aimait trop ses pères pour leur manquer de respect et pour faire autrement qu'eux⁶ ».

TRADITION COMME MOTIVATION

Il y a évidemment, dans ce discours plein de contradictions, le revers positif de la médaille, c'est-à-dire la tradition comme un quelque chose qui permet de conserver et transmettre de bons usages, des symboles, des rites qui à mon avis donnent encore du sens à l'activité de l'éleveur. On donne encore des noms à nos vaches, même si on a soixante têtes à l'écurie. On leur met les sonnailles, même

si dans quelques communes de ma zone les touristes et les résidents protestent. On fait encore la *désarpa* (et je ne parle pas de la *désarpa* d'Aoste...) et l'*inarpa*, et on fait encore la fête lorsque on *dicorde*. On donne encore du pain de seigle et des œufs lorsque une vache met bas. Et on frotte du *bééfoo* sur les enfures du dos. On regarde la *plan-èta* avant de sortir le troupeau, on suit les phases lunaires pour limer les cornes des génissons, on coupe la queue de la reine à double cercle au fond.

Cet immense savoir est un héritage bien important, qui ne limite pas l'évolution des pratiques agricoles, mais les rend **spéciales**. Nous sommes différents de nos collègues de la grande plaine. Nous avons un langage spécifique, que nous avons su sauvegarder face à l'italianisation. On disait, quand j'étais petite, que le patois était la langue des "*pouo matasse*". Et moi, toute petite, j'étais au contraire toute fière de pouvoir le parler à la laiterie.

Et alors, je voudrais dire à tous, aux éleveurs de noires, rouges, chèvres et brebis : un peu de dignité ! Parce que vous avez des connaissances incroyables par rapport à la plupart des gens. Vous êtes éleveurs, ce qui signifie un peu vétérinaire, alimentariste, jardinier, à l'occasion menuisier et maçon, souvent psychologues.

Le chemin à faire est encore long, parce qu'il n'y a pas cette conscience. Il faut la retrouver, cette dignité. Arrêter de crier dans les bistrotts et aiguïser les cerveaux pour améliorer notre condition.



**La Désarpa dans la ville d'Aoste. La vache vedette... pour un jour.
Le lendemain elle est trop grosse, trop lente, trop... puante.**

(photo Marie-Claire Chaberge)

Le chanoine Bérard écrivait:

« Nous pourrions obtenir beaucoup plus de notre sol, si nous connaissions mieux l'art agricole... qui oserait dire que le progrès de l'agriculture doit s'arrêter là, et que nous ne pourrions pas transmettre à notre tour, à ceux qui viendront après nous, de nouveaux produits, de nouvelles ressources agricoles⁷ ? ».

Il faut améliorer, toujours.

Et surtout, retrouver notre place dans la société.



Le petit ordinateur portable des vétérinaires pour la fécondation artificielle.

Cet engin permet de calculer la combinaison optimale des reproducteurs et d'imprimer la certification de fécondation.

(photo Marie-Claire Chaberge)

Je voudrais, pour terminer, vous poser quelques questions provocantes :

- Vous savez, vous, associés du Centre, donc sensibles à tous les thèmes concernant la tradition... ce que c'est une *vatse iterpa* ?
- Mais vous ne savez probablement pas ce que c'est un *post dipping* ?
- Une vache qui *bezole* ?
- Mais comment on doit remplir un *modello 4* ?
- Et vous savez qu'est-ce qu'on fait après le premier novembre avec les sonnailles ?

- Mais vous ne savez pas combien de jours on peut attendre pour identifier un petit veau ?

Là aussi, encore de contradictions. Valdôtains d'un certain âge, qui rappellent avec nostalgie leur belle reine, qui les accompagnait sur les alpages, mais qui de nos jours ne savent pas VRAIMENT ce qui se passe dans les étables ou, pire, dans les bureaux. Ou, et c'est la débâcle, ces même gens qui avaient des vaches jusqu'à hier, aujourd'hui se plaignent si dans la route face à la porte il y a des *bouze*. Assez avec cette hypocrisie, avec les gens qui applaudissent les reines régionales et le défilé de la *desarpa de Veulla* et le jour après ont envie d'écraser le troupeau qui sort de l'étable. Et ça suffit de se remplir la bouche de ce mot, TRADITION, quand on ne sait pas où on est en train d'aller. Si cette tradition est seulement bonne pour les vitrines de la *veilla* de Cogne mais ne permet pas d'arriver à la fin du mois, alors... je ne sais pas si nos campagnards peuvent encore la respecter.

Merci.

Marie-Claire Chaberge

NOTES

¹ Tiré de l'interview effectuée en 2002 à Carlo PERRIN, assesseur de l'agriculture, publiée sur REPORT (*Il Corsivo*)

² Abbé TRÈVES, dans le *Chez Nous*, 1917.

³ Sœur SCHOLASTIQUE, *Chez Nous*, 1917.

⁴ Ibidem

⁵ E. C. SEMPLE, *Influences of geographic environment on the basis of Ratzel's system of anthropo-geography*, New York Holt, 1911.

⁶ Sœur SCHOLASTIQUE, *Chez Nous*, 1917.

⁷ Édouard BÉRARD dans les *Lectures Valdôtaines*, par A. Réan, 1900.

L'exposé de Marie-Claire Chaberge, journaliste, animatrice, experte en ruralité, nous place d'entrée de jeu face à la tendance au conservatisme, typique des civilisations basées sur les métiers de la terre et sur l'élevage des animaux : ce n'est ni un bien ni un mal, c'est une attitude vis-à-vis du monde. Au Val d'Aoste, au cours des dernières décennies, certaines innovations ont été très bien acceptées, d'autres beaucoup moins : pensons au succès de la mécanisation et, au contraire, à la résistance vis-à-vis de la bureaucratisation, sans doute parce que certaines innovations allaient dans le sens du courant dans lequel ces hommes ont toujours été inscrits, d'autres allaient à l'encontre de ces mécanismes.

Le respect de la tradition est encore autre chose : mais que faut-il respecter quand tout change ? Que doit-on respecter quand la tradition et les contraintes de l'innovation ne convergent pas ? se demandent nos éleveurs de vaches aujourd'hui. Le respect de la tradition ne pourra jamais être qu'une contrainte : c'est un plaisir, celui de recevoir de la génération d'avant et de transmettre à la génération d'après.

D'ailleurs certaines traditions sont très poétiques, mais on aime bien que ce soit les autres qui les conservent pour nous

Enfin, la considération dont jouissent les éleveurs de vaches chez nous : la proximité avec le monde bovin fait l'objet d'une mise à l'écart dans la société européenne en général.

Philippe Milleret est l'auteur de *Lo campagnar é le tèn de sa viya*, un cd de chansons, plus un clip : une sorte d'album de photos où certains moments de la vie de nos jours côtoient des épisodes d'antan, une sorte de synthèse de la Vallée d'Aoste contemporaine, imprégnée de notre mémoire collective. La langue choisie est le francoprovençal, reconnu comme une caractéristique fondamentale de l'identité valdôtaine, défini "*lengadzo d'antan*" : décliné dans les différents genres musicaux présents dans le cd, il devient une langue significative aussi en l'an 2011.

Nous plongeons dans une vision bien personnelle de l'identité valdôtaine, en ceci que pour être assez largement partagée elle est tout de même illustrée avec beaucoup de sensibilité : on sent le regard de quelqu'un qui connaît ce monde et qui l'aime, qui regarde le Valdôtain depuis l'intérieur, qui se reconnaît dans ces modèles. C'est ainsi que nous avons abordé les textes du chanteur, pas dans une intention paradigmatique.

Nous avons apprécié l'équilibre de sa vision de la Vallée d'Aoste et du Valdôtain, qui ne cède jamais ni à l'idéalisation nostalgique ni à la caricature blessante, un brin d'humour, très fin, nous accompagne à travers les chansons du cd.

C. D.